

À moi tes petits pieds, ta main douce et ta bouche,
Et ce premier baiser que ta pudeur farouche
Refusait à l'amour.

LA TRÉPASSÉE.

C'en est fait ! C'en est fait ! Il est là ! Sa morsure
M'ouvre au flanc une large et profonde blessure ;
Il me ronge le cœur.
Quelle torture ! O Dieu, quelle angoisse cruelle !
Mais que faites-vous donc lorsque je vous appelle,
O ma mère, ô ma sœur ?

LE VER.

Dans leur âme déjà ta mémoire est fanée,
Et pourtant sur ta fosse, ô pauvre abandonnée,
L'oranger est tout frais.
La tenture funèbre à peine repliée,
Comme un songe d'hier elles t'ont oubliée,
Oubliée à jamais.

LA TRÉPASSÉE.

L'herbe pousse plus vite au cœur que sur la fosse ;
Une pierre, une croix, le terrain qui se hausse
Disent qu'un mort est là.
Mais quelle croix fait voir une tombe dans l'âme ?
Oubli ! seconde mort, néant que je réclame,
Arrivez, me voilà !

LE VER.

Console-toi. — La mort donne la vie. — Éclore
À l'ombre d'une croix, l'égantine est plus rose
Et le gazon plus vert.
La racine des fleurs plongera sous tes côtes ;
À la place où tu dors les herbes seront hautes ;
Aux mains de Dieu tout sert !

Un mort qu'ils réveillaient les pria de se taire ;
Un pâle éclair parti non du ciel, mais de terre,
Me fit dans leurs tombeaux
Voir tous les trépassés, cadavres ou squelettes,
Avec leurs os jaunis ou leurs chairs violettes
S'en allant par lambeaux,

Les jeunes et les vieux, peuple du cimetière,
Pauvres morts oubliés, n'entendant sur leur pierre
Gémir que l'ouragan
Et, dévorés d'ennui dans leur froide demeure,
De leurs yeux sans regard cherchant à savoir l'heure
À l'éternel cadran.

Puis tout devint obscur, et je repris ma route
Pâle d'avoir tant vu, plein d'horreur et de doute,
L'esprit et le corps las ;
Et me suivant partout, mille cloches fêlées,
Comme des voix de mort, me jetaient par volées
Les râlements du glas.

THÉOPHILE GAUTIER.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

Le grand intérêt des *Souvenirs d'Alexis de Tocqueville*, que M. le comte de Tocqueville vient de faire paraître chez Calmann Lévy, est surtout dans le récit des faits qui ont amené ces deux catastrophes politiques : la révolution de 1848 et les journées de juin qui l'ont suivie. À côté d'événements graves, M. de Tocqueville a crayonné des croquis de personnages, de détails caractéristiques, qui rendent la lecture du volume légère, en sorte que de ces notes, dont la plupart ont été

écrites en hâte, se dégage un livre d'histoire facile à lire, chose rare s'il en est.

Je ne pénétrerai pas dans la partie profonde de l'ouvrage, ce serait toute une étude à faire ; mais je signalerai, en tournant les pages, les faits, les appréciations qui sortent comme spontanément du texte. Voici, par exemple, un mot, sans signification quand il fut dit par le roi Louis-Philippe et que son départ, en février, souligne singulièrement. Le souverain parlait avec M. de Tocqueville des mariages espagnols et de l'opposition qu'y faisait la reine. — "La reine m'en veut beaucoup, dit-il, et se montre fort irritée ; mais après tout, ajouta-t-il, ces criailleries ne m'empêchent pas de mener mon fiacre !" Qui ne pense, en lisant ces trois mots, aux vers de Théophile Gautier, parlant de

...l'obélisque heurté du fiacre
Emportant le dernier des rois.

Puis viennent les fameux banquets, l'agitation entretenue par des passions *aveugles* ou *ennemies*. On a beaucoup reproché ces deux adjectifs à Louis-Philippe ; on avait tort, car il avait contre lui et la populace, ennemie de tout ce qui existe, et la bourgeoisie aveugle, qui le renversait pour le pleurer le lendemain. Plus de quarante ans nous séparent de ces journées funestes, et la sotte bourgeoisie peut aujourd'hui juger ce qu'elle a perdu par ce qu'elle a gagné ; elle avait alors contre elle les communistes, elle a les anarchistes aujourd'hui ; il y a progrès.

C'est avec un serrement de cœur qu'on lit dans ces pages tous les préparatifs faits pour combattre l'émeute, tous les moyens de résistance offerts, échouer devant la faiblesse et la trahison. L'arrivée de la duchesse d'Orléans à la chambre des députés pouvait tout sauver. "Je vis bien, dit M. de Tocqueville, qu'elle était fort émue ; mais son émotion me parut de celles que ressentent les âmes courageuses, plus prêtes à se tourner en héroïsme qu'en frayeur." Mais Lamartine monte à la tribune, prononce un discours qui commence favorablement pour la monarchie et dont la conclusion est son renversement définitif.

Dès ce moment commencent les aventures de la France. La république est bien vite proclamée par quelques individus et commence une sorte de parodie de la première révolution ; un imbécile, juché sur une barricade, apprend la fausse nouvelle de la mort de Louis-Philippe. — "Tarquin est mort !" s'écrie-t-il avec emphase. J'ai moi-même entendu ce cri. M. de Tocqueville constate cet état d'esprit :

"C'était le temps où toutes les imaginations étaient barbouillées par les grosses couleurs que Lamartine venait de répandre sur ses *Girondins*. Les hommes de la première révolution étaient vivants dans tous les esprits, leurs actes et leurs mots présents à toutes les mémoires. Tout ce que je vis ce jour-là porta la visible empreinte de ces souvenirs ; il me semblait toujours qu'on fût occupé à jouer la révolution française, plus encore qu'à la continuer."

Cette singerie du passé est telle qu'on imagine une fête nationale dans laquelle doit passer un char qui rappelle les programmes du peintre David... avant son tableau du sacre de l'empereur.

"Une grande jeune fille se détacha de ses compagnes et, s'arrêtant devant Lamartine, récita un hymne à sa gloire ; peu à peu, elle s'anima en parlant, de telle sorte qu'elle prit une figure effrayante et se mit à faire des contorsions épouvantables. Jamais l'enthousiasme ne m'avait paru si près de l'épilepsie ; quand elle eut fini,